

Masque, Covid et liberté

Ah, la liberté! Immense concept. Valeur dont l'usage sculpte nos existences. Mais concept et valeur aussi difficiles à saisir que faciles à instrumentaliser. Un bout de tissu sur le visage, tenu par deux élastiques, est-il liberticide? Les masques, destructeurs de liberté, vraiment? Se pourrait-il qu'ils annoncent, qu'ils traduisent une dictature sanitaire? Une forme d'hygiénisme totalitaire? Refuser de porter le morceau de tissu au nom de ces craintes, est-ce cela, la liberté?

Bien sûr que non. Il s'agit avant tout de prestidigitation éthique, d'un jeu où le lapin de la liberté sort d'une subjugation de la raison par les apparences. Libre, on ne peut l'être que dans un ensemble, face à un groupe, et intégré, engagé dans un système de valeurs et d'altérités. Il faut vraiment être coincé dans son autosuffisance – ce cul-de-sac mortifère – pour estimer que la liberté s'exprime par le refus de toute contrainte.

Et, soit dit en passant, mieux vaudrait, pour servir la liberté, refuser le bout de tissu que seules les personnes du genre féminin sont légalement obligées de porter sur leur poitrine dans les lieux et bains publics, dont l'unique enjeu est une tradition sinon puritaine du moins morale, que de se battre contre l'autre bout de tissu, qui lui permet d'éviter de contaminer les autres, et qu'on nous oblige pour un temps et dans certaines circonstances à porter sur le visage.

Certes, le visage est de loin la partie du corps la plus impliquée dans ce qui fait de nous des personnes uniques et communicantes. Certes aussi, la pandémie nous infecte d'un terrible paradoxe: manifester notre amour pour autrui demande de s'en tenir à distance ou de se masquer. Alors qu'il était le lieu de la rencontre et de l'échange, le corps est devenu celui des dangers et des menaces. Et le masque apparaît comme le symbole liant notre vulnérabilité commune à la responsabilité qui en résulte.

Or nous vivons dans une époque de bulles d'opinions, d'affirmations enkystées dans leur certitude. Tout le monde disserte sur la réalité de la protection par le masque, sur les dangers de le porter ou encore sur l'importance du visage. Sur ces sujets, à la place du débat s'imposent des comportements irrationnels, se développant en boucles de plus en plus étranges.

Prenez le résultat de la superbe enquête menée par Annick Chevillot au Palais fédéral et publiée dans *Heidi.news*. Nos parlementaires devraient être masqués lors de leurs déplacements hors de leur siège. Or, ils le sont selon un gradient d'observance qui va de la gauche (les plus observants) à la droite (les moins). Aucune justification ou réflexion n'est donnée pour emballer ces attitudes. On peut supposer qu'agissent les mêmes mécanismes obscurs que ceux qui divisent la classe politique des États-Unis, où les Démocrates portent le masque et les Républicains le conspuent. Se masquer, selon ces derniers, exprimerait la couardise, la faiblesse vitale et la soumission aux directives. Eux se placent du côté du courage (d'être libre), ou, plus profondément, plus obscurément encore, évoquent la virilité (l'argument suprême des droites dures). La fierté de fonder son action sur le couple liberté-virilité (ou refus des règles-machisme) est une vieille maladie politique qui reflatte un peu partout.

Plus largement, derrière le refus de porter un masque se tient le mythe de l'humanité conçue comme une simple somme d'individus, des monades juxtaposées, sans racines, sans culture ou appartenance. Se croyant l'auteur et le maître de sa vie, l'individu ainsi mythifié, dès lors que lui est imposée une situation qu'il n'a pas choisie, crie à l'atteinte au libre arbitre. Le masque, dit-il, voilà le début du démantèlement de ma liberté. Son moi est si important qu'il adhère à un utilitarisme déshumanisant, qu'il fait de la productivité, du profit et de la consommation son crédo, mais n'arrive pas à admettre que la vie même – et la sienne propre – soit menacé par ses décisions et celle de la collectivité. Il croit, cet individu, au futur comme ce qui va apporter des solutions au présent, par la seule vertu du marché, de la technologie et de la croissance.

À investir dans les masques toute la réflexion sur la liberté, on oublie les domaines où elle se joue de manière bien plus cruciale: les systèmes de pouvoir et de domination qui s'imposent à nos existences. Les dérives du libéralisme, qui enferment de plus en plus d'humains dans des *bullshit jobs*, qui leur nient, au nom de la liberté et de l'épanouissement, leurs caractéristiques humaines, la différence, la pensée, la possibilité d'être soi. Ou les inégalités croissantes, la vie sans travail ou sans sécurité, suspendue à des aides, dans le stress permanent du lendemain. Ou encore l'avancée insidieuse de la maîtrise numérique, les gigantesques entreprises de la Tech surveillant chaque individu, capables non seulement de prédire les comportements, mais surtout de les influencer.

Et, plus que tout, le drame de l'environnement.

Comment ne pas voir dans les catastrophes qui se succèdent ces jours un cri d'appel à la liberté, à l'engagement? Records de chaleur, cinq cyclones simultanés dans l'Atlantique, un immense iceberg détaché du Groenland, San Francisco et une partie de la Californie envahis d'une atmosphère orangée et angoissante – Blade Runner sortant de la fiction, devenant la réalité – l'Afrique se débattant dans quantité d'inondations... sans compter la disparition des vertébrés, des insectes, oiseaux, bêtes sauvages, abeilles, toute la diversité des espèces qui porte le charme du monde. Le drame se déroule en silence. Une partie a déjà eu lieu. Le pire est sur notre palier.

C'est tout le paradigme de pensée qu'il faut changer pour qu'advienne une véritable liberté. Il s'agit de réécrire le récit de notre futur, mais dans une version qui donne une priorité à la science sur la promesse. Car notre marge de manœuvre, celle où peut se déployer notre liberté, ne va pas jusqu'à pouvoir nier la réalité. Le réchauffement climatique et l'affaissement de la biodiversité sont déjà en cours et vont s'aggraver, que nous le voulions ou non. Le domaine de notre liberté, c'est de décider d'en diminuer la gravité et d'en humaniser les conséquences. De même avec le Covid: en grande partie à cause de nos comportements, il est maintenant parmi nous, il nous impose ses règles. Nous pouvons faire comme s'il n'existait pas, c'est notre liberté, c'est vrai. Mais une liberté fictionnelle, qui nous pousse dans le monde des rêves, laissant le malheur et la souffrance progresser selon un fatalisme qui caractérisait les âges présocratiques.

La liberté narcissique, qui refuse de se construire dans un face-à-face avec la réalité, mène toujours à des régressions. Elle tourne inévitablement mal, entraînant vexations et frustrations, débouchant sur les vieilles idéologies de l'identité et de la pureté. Lorsqu'elle devient la modalité dominante des populations, elle finit par s'exprimer en guerres ou en dictatures.

Refus de l'espoir au rabais, des injonctions culpabilisatrices, des pseudosciences ou de la standardisation du monde: tout cela est un début. Mais la liberté se déploie dans l'amour de la vie, comme le courage d'exister et de vouloir qu'existent des altérités.

Bertrand Kiefer